

## LIVRE PREMIER

### Les Eléments de la Théorie moderne

---

#### CHAPITRE PREMIER

##### L'Idée sociologique

Outre le mode de large groupement qui est appelé la distribution géographique, un groupement plus étroit réunit les animaux en bandes, en troupeaux et les populations humaines en hordes, clans, tribus et nations. Ce groupement naturel des individus conscients est la base physique des phénomènes sociaux. La société, au sens originaire du mot, est la réciprocité, l'association et tous les faits sociaux sont de nature psychique. Mais la vie mentale dans l'individu ne dépend pas plus de l'arrangement physique du cerveau et des cellules nerveuses que l'intercourse sociale et l'effort mutuel ne dépendent du groupement physique de la population. Aussi, c'est en respectant parfaitement la nature des choses qu'on a appelé « société » la collectivité des individus, réunis ou organisés pour la poursuite d'un but commun. Enfin, de ces idées concrètes, nous déduisons la notion abstraite de la société comme union, organisation, somme des relations qui relient les individus.

En combinant ces idées, nous voyons que notre concep t



de la société est déjà quelque peu complexe. Il resterait cependant incomplet si nous négligions de tenir compte du rapport mutuel où sont les formes temporaires et permanentes de l'association, le libre consentement et le pouvoir coactif, les unions artificielles et les communautés continues, les tribus, les villes et les nations, au sein desquelles se produisent les phénomènes secondaires de l'association.

La distinction entre la société « naturelle » et la société « politique » a une importance capitale dans les sciences politiques. Les définitions que donne Bentham de ces formes de société, dans son *Fragment sur le Gouvernement*, sont parfaites : « lorsqu'un nombre de personnes (que nous appellerons : sujets), dit-il, sont supposées avoir l'habitude d'obéir à une autre personne, ou à une assemblée d'autres personnes, d'une catégorie connue et certaine (que nous appellerons : gouvernants), ces personnes réunies (sujets et gouvernants) sont en état de société politique. » « Quand un nombre de personnes ont l'habitude de commercer ensemble, tout en n'ayant pas l'habitude d'obéissance mentionnée ci-dessus, elles sont en état de société naturelle » (1).

La différence est purement dans le degré, comme Bentham va nous le montrer. « Il en est, de ces deux sociétés, comme de la lumière et de l'obscurité. Si distinctes que soient ces deux idées dès qu'on les nomme, les deux choses n'ont aucune frontière qui les sépare. » Tôt ou tard, de la vie commune, naissent les formes de gouvernement et d'obéissance. L'association, par d'imperceptibles étapes, devient une relation définie et stable. L'organisation, à son tour, ajoute de la précision et de la stabilité au groupe social ; la vie psychique et sa base physique évoluent de concert.

Ainsi notre idée de la société devient celle d'un phéno-

(1) Chap. I., par. X et XI.

mène naturel vaste et complexe, la conception d'un fait cosmique, merveilleux et fascinant. Nous voyons que c'est la définir bien étroitement que d'assimiler la société à un simple agrégat, à la simple réunion d'individus poursuivant un but commun. Dans l'acception large et scientifique de son nom, une société est un groupe d'êtres conscients en proie à un développement incessant, dans lequel l'agrégat aboutit à des relations définies que le cours du temps transforme en une complexe et durable organisation.

C'est une de nos plus récentes acquisitions que l'exacte connaissance de la société ainsi comprise. Si ce n'est le mystère de la vie elle-même, rien, dans la nature, n'a aussi profondément intéressé l'imagination humaine que la société. Avec rien, si ce n'est la vie, l'imagination ne s'est donné aussi libre carrière. Il n'est pas d'image fantastique, de croyance absurde, de spéculation mystique qu'on n'ait fait entrer dans la description et la philosophie de la société.

Les premiers essais d'observation scientifique, de classification des faits sociaux et de leur vraie généralisation se retrouvent dans la « République » et les « Lois » de Platon, et dans la « Politique » d'Aristote, mais ce ne sont que des essais. A la vérité, ces œuvres interprètent la société dans son intégralité, telle qu'elle était organisée dans la cité ou dans l'État, tandis que sous l'Empire romain, au Moyen Age, pendant la Renaissance du savoir, toutes les études scientifiques des phénomènes sociaux ne sont que fragmentaires. Les unes sont économiques, les autres juridiques, celles-ci ecclésiastiques, celles-là politiques. Aucune ne tâche de décrire l'association et l'organisation sociale dans leur complexité ; aucune n'essaye de comprendre le tout vital et concret. Ce n'est que de notre siècle que les méthodes scientifiques ont été appliquées à ce but. Mais elles ont été récompensées, aussi bien dans l'étude



de la société que dans tout ordre de recherches, par une large moisson qui est venue s'ajouter au patrimoine de la vérité. Nous possédons déjà une somme toujours grandissante de connaissances exactes, raisonnées, sur les relations sociales. Ce n'est pas trop dire que d'affirmer que nous possédons, enfin, une sociologie qui peut se définir comme la description systématique et l'explication de la société envisagée comme un tout. Elle est la science générale des phénomènes sociaux.

Le mot « sociologie » a été, pour la première fois, employé par Auguste Comte, dans son cours de philosophie positive, comme le nom d'une science sociale d'ensemble, fraction d'une philosophie positive ou vérifiable, et ce fut Comte qui, le premier, vit clairement la nécessité de dégager les éléments de cette science de tous les matériaux, de toutes les idées et méthodes sans valeur et qui réunit, en une conception unique, tous les éléments vraiment nécessaires. Platon et Aristote n'avaient jamais séparé la politique de l'éthique, ni la science politique de l'art politique. Dans les controverses du XVIII<sup>e</sup> siècle, la science politique avait été, de propos délibéré, confondue avec l'esprit révolutionnaire. Ni Hobbes, ni Montesquieu, ni les économistes, n'avaient étudié la société sous tous ses aspects et malgré l'influence de Hume, auquel Comte est redevable de toutes les vérités contenues dans ses notions de causation, les explications sociales étaient encore, en un large degré, théologiques et métaphysiques (1).

Ce fut Comte, alors, qui jeta le premier la lumière rationaliste sur cette confusion, qui affirma que la société doit être envisagée comme indivisible et organique, et qui chercha, par suite, à fonder une science des phénomènes sociaux dans leur intégrité coordonnée, une science posi-

(1) V. Huxley, « *Lay sermons, addresses and Reviews* » : the scientific aspects of Positivism.

tive dans ses méthodes, basée sur une large observation des faits et, en tant que science, séparée définitivement de l'art politique et des théories révolutionnaires. La sociologie, telle qu'il la comprenait, devait être exactement équivalente à la physique sociale, puisque son but devait être la découverte de la nature, des causes naturelles et des lois naturelles de la société et l'expulsion des domaines de l'histoire, de la politique, de l'économie de toute métaphysique, du surnaturel, déjà bannis de l'astronomie et de la chimie. Comte croyait qu'en suivant la méthode positive, la sociologie pouvait devenir, dans une mesure assez vaste, une science de prévisions, qui jalonnait la route du progrès.

Depuis Comte, la sociologie a reçu son plus grand développement des hommes qui ont senti toute la force d'une impulsion qui a pour jamais révolutionné la pensée scientifique. L'explication évolutionniste du monde naturel a pénétré dans toutes les branches du savoir. La loi de sélection naturelle, la conception de la vie comme un processus d'adaptation de l'organisme au milieu sont devenues l'âme de la biologie et de la psychologie d'aujourd'hui. La philosophie évolutionniste devait fatalement embrasser les phénomènes sociaux de la vie humaine. La science qui a suivi la vie depuis le protoplasma jusqu'à l'homme ne pouvait se limiter à l'explication de sa constitution interne. Elle devait rechercher ses relations externes, ses groupements ethniques, les sociétés naturelles, dans les phénomènes qu'elles présentent et surtout si cela n'est pas le résultat de l'évolution universelle. Aussi, nous trouvons, non pas seulement dans les premiers écrits de M. Herbert Spencer, mais dans ceux de Darwin et du professeur Haeckel, l'hypothèse d'une explication évolutionniste des relations sociales. Ce n'est pas encore de la sociologie, car celle-ci veut d'autres facteurs issus par induction directe des phénomènes sociaux. Mais cela suffit à montrer où seront posés les fondements de la



nouvelle science ; à démontrer que le sociologue doit être non seulement historien, économiste, statisticien, mais encore biologiste et psychologue (1). Grâce au travail des penseurs évolutionnistes, la sociologie moderne s'est construite sur la charpente évolutionniste. Elle est une interprétation de la société humaine par la causation naturelle. Elle se refuse à voir l'humanité en dehors du processus universel et formant une loi pour elle-même. La sociologie est une tentative d'explication de l'origine, la croissance, la structure et l'activité des sociétés par l'opération des causes physiques, vitales et psychiques agissant de concert dans le cours de l'évolution.

Il est à peine nécessaire de rappeler que le pas le plus important fait dans cette voie l'a été par le système de philosophie synthétique de M. Spencer. Dans ce grand ouvrage, les principes de sociologie sont déduits des principes de biologie et de psychologie. Le développement social y est considéré comme une évolution super-organique. Il forme un processus dans lequel tous les phénomènes organiques et psychiques de la vie humaine sont combinés dans de plus larges formes dont la complexité est cependant réglée. La conception de la société comme un organisme est plus définie chez M. Spencer que chez A. Comte. Selon M. Spencer, la société est un organisme, non pas seulement par une fantastique analogie, comme dans le « Léviathan » de Hobbes, mais en réalité, non seulement moralement, mais physiologiquement, car, dans sa constitution, il y a une division du travail qui franchit l'individu et comprend les groupes et les organisations : un système d'alimentation, réalisé par les groupes industriels ; un système de distribution, qui nécessite les activités commerciales ; un

(1) Ce qui ne veut pas dire qu'il doive faire de la sociologie une mosaïque des principes biologiques, psychologiques, économiques et historiques, au risque de fausser entièrement la conception et la méthode de la science.

système régulateur qui met en jeu les facteurs politiques et religieux. M. Spencer fait de grands efforts pour montrer que les progrès éthiques et le bonheur de l'humanité dépendent de l'organisation fonctionnelle de la société, mais il ne développe pas comme nous le voudrions la pensée de Platon qui trouvait dans la division sociale du travail la base et le vrai modèle de la vie éthique et préparait ainsi le chemin à une conception de la société comme moyen de perfectionner la personnalité humaine.

Si M. Spencer ne réussit pas entièrement sur ce point, il laisse peu à désirer par la parfaite précision avec laquelle il relie l'organisation sociale à l'universel processus physique. Beaucoup des écrivains qui ont jugé les doctrines sociologiques de M. Spencer avaient négligé de s'instruire des principes dont il avait tiré ses conclusions. Ils avaient cherché son système de sociologie dans ceux de ses livres qui portent un titre sociologique alors que, en fait, les théorèmes fondamentaux de sa pensée sociologique sont épars dans la seconde moitié du livre appelé « Premiers Principes » et demandent quelque travail à qui veut les réunir. Ces théorèmes, une fois groupés, sont une interprétation des changements sociaux par les lois de la persistance des forces, de la direction et du rythme du mouvement, de l'intégration de la matière et de la différenciation de la forme, par tout ce qui constitue la formule bien connue de M. Spencer sur l'évolution universelle. La société, comme le monde matériel et les organismes vivants, est soumise à l'intégration et à la différenciation. Elle passe de l'homogénéité et de la non organisation à l'hétérogénéité et à l'organisation. La cause dernière de tous ces changements c'est l'équilibre universel de l'énergie. Comte a employé le terme « Statique sociale », dans une acception purement rhétorique, comme une désignation de l'ordre social, et celui de « Dynamique sociale » comme un équivalent du progrès. M. Spencer, d'esprit plus scientifique, adopte des notions physiques plus pré-



cises. La statique sociale est, selon lui, le résultat de l'équilibre des forces sociales. L'équilibre parfait n'est, en fait, jamais atteint par suite des changements engendrés par l'équilibration d'énergie entre la société et son milieu. Actuellement, cependant, les tendances statiques et cinétiques sont balancées et le résultat, pour la société comme pour le système solaire, comme pour le corps vivant, est un équilibre mouvant.

Tout cela, évidemment, est une explication physique des formes et des métamorphoses sociales. La sociologie Spencérienne, en général, qu'elle soit formulée par M. Spencer ou par les écrivains qui subissent son influence, est surtout une philosophie physique de la société, en dépit du large emploi qu'ils font de données biologiques ou psychologiques.

Néanmoins, cette interprétation physique n'est pas toute la sociologie évolutionniste. Non seulement, en effet, la sociologie insiste pour proclamer la reconnaissance de l'unité qui joint toutes les phases de la société qu'étudient les sciences sociales spéciales, mais elle affirme aussi qu'une logique fondamentale réunit les explications des phénomènes sociaux, qu'elles soient objectives ou physiques, subjectives ou volitionnelles. Ces deux explications ont été en conflit l'une avec l'autre, en philosophie économique ou politique, pendant bien des siècles.

Après les « Politiques » d'Aristote, Bodin, Montesquieu, les physiocrates ont développé leurs explications objectives de la race, du sol, du climat, de l'hérédité, des conditions historiques. Grotius, Hobbes, Locke, Hume, Bentham, Berkeley, Kant et Hegel ont donné une interprétation subjective de la nature humaine, de l'utilité, des impératifs éthiques et des idéaux. Mais jamais les deux systèmes ne s'étaient trouvés absolument face à face. Les limites de la pensée que n'avait jamais franchies aucune tentative d'investigation sur l'unité de la société elle-même, n'avaient jamais été dépassées par aucune tentative scienti-

fique tendant à l'unité d'interprétation (1). Burke, dans ses incomparables écrits politiques, et presque sans le savoir, est celui qui a le plus approché de cette unité; mais ce n'est que dans la sociologie systématique que nous trouvons une reconnaissance précise de la volition sociale et de l'évolution physique avec un effort conscient pour leur réconciliation scientifique.

De même que l'interprétation objective, presque rudimentaire dans la philosophie de Comte, a offert un rapide développement chez les auteurs récents, de même l'interprétation subjective s'est développée quoique dans une mesure malheureusement trop restreinte. Comte croyait que des hommes d'État scientifiquement élevés pourraient réorganiser la société et guider ses progrès. Dans la philosophie de M. Spencer, cette idée est devenue à peu près négative. L'homme d'État ne peut pas améliorer la société par son talent, mais il peut la rendre infiniment pire. Pour M. Lester F. Ward (2), l'idée est redevenue positive. La société, selon lui, peut convertir le processus naturel de l'évolution en un processus artificiel. Elle peut, à son gré, devenir « téléologiquement » progressive. Dans les ouvrages très travaillés de Lilienfeld (3), A. Schaeffle (4), G. De Greef (5), dont les habitudes d'esprit sont naturalistes, mais dont les études ont nécessité un examen patient des revendications socialistes, nous trouvons une reconnaissance précise du vouloir social. Enfin, dans l'essai critique de M. Alfred Fouillée (6), il y a une revue détaillée des relations historiques de l'idéalisme

(1) Les Hégéliens pourront protester au nom de leur maître. Pour ma part, je ne pense pas que la connaissance qu'avait Hegel des sciences physiques fût suffisante pour être prise en considération.

(2) *Dynamic sociology* et *The psychic Factors of Civilisation*.

(3) *Gedanken über die Socialwissenschaft der Zukunft*.

(4) *Bau und Leben des socialen Körpers*.

(5) *Introduction à la Sociologie*.

(6) *La Science Sociale Contemporaine*.